

ANTOINE BILLOT

Le Phénomène

roman

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

LE DÉSARROI DE L'ÉLÈVE WITTGENSTEIN, coll. « L'un et l'autre », 2003.

LA PART DE L'ABSENT, coll. « L'un et l'autre », 2004.

MONSIEUR BOVARY, coll. « L'un et l'autre », 2006.

LA CONJECTURE DE SYRACUSE, coll. « Blanche », 2008.

PORTRAIT DE LORENZACCIO EN MILICIEN, coll. « L'un et l'autre », 2010.

LE PHÉNOMÈNE

ANTOINE BILLOT

LE PHÉNOMÈNE

roman

nrf

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 2012.*

à Léonard, Victor et Swann

Les visions ont un heureux instinct : elles ne viennent qu'à ceux qui doivent y croire.

RIVAROL

Il faut tout accepter et se résigner à ne pas conclure.

FLAUBERT

C'est moi et ce n'est pas moi. Mais cela n'a rien à voir avec un trouble de la vision ou un défaut d'éclairage. Ce que réfléchit le miroir de la salle de bains tandis que je finis de me raser, le matin du lundi 27 septembre 2004, est d'une netteté exemplaire. Mon reflet est aussi rigoureux que possible : les détails de mon visage à moitié recouvert encore de mousse blanche — l'écartement des sourcils, la ride verticale au centre de mon front, la cicatrice sous l'œil droit... — illustrent sans conteste cette hypothèse a priori inconsciente et spontanée selon laquelle lorsque l'on se croise fortuitement au détour d'une glace, d'une fenêtre ou d'une vitrine, chacune des images ainsi produites renforce, l'une après l'autre, l'idée mentale que l'on a de soi — et cela malgré l'œuvre plastique du temps. Pourtant, en ce lundi matin, il me semble qu'un grain de sable enraye l'automatisme de cette familiarité et détruit ses vertus apaisantes. Quelque chose dans mon reflet n'est pas normal : là, dans le miroir, celui qui me dévisage, c'est moi et ce n'est pas tout à fait moi. Je suis certes celui qui s'observe — et qui s'observe observant — mais j'ai l'impression qu'une pré-

sence étrangère est tapie au fond des yeux que mes yeux examinent avec avidité ; qu'une substance inconnue s'y pelotonne qui détrempe mon regard, le dénature. Cela me déconcerte et me fascine à la fois. Je ferme alors les yeux, secoue la tête comme pour chasser l'hallucination, essuie la mousse sans finir de me raser et sors aussitôt de la salle de bains.

Deux heures plus tard, tandis qu'en discutant avec le professeur K. j'enregistre sur l'ordinateur les rentrées et les sorties des livres du week-end, Portal, le directeur de la bibliothèque, me demande si je connais la raison pour laquelle Louise, son assistante, n'est pas encore arrivée. Une façon de voile grisâtre brouille ma vue en même temps que je ressens un certain engourdissement à la main droite ; en me frottant les yeux je lui réponds sans la moindre hésitation qu'elle a été hospitalisée la veille. Portal sursaute : « Vous en êtes sûr, Léaud ? C'est elle qui vous l'a dit ? » (Mon physique adolescent quoique j'aie déjà près de vingt-cinq ans, ma petite taille, mon abondante chevelure brune me valent d'être surnommé « Léaud » par Portal qui me trouve une ressemblance avec l'acteur Jean-Pierre Léaud.) Il peine à masquer son étonnement tandis que le professeur K. affiche quant à lui un large sourire entendu sur sa face couperosée dissimulée sous une laine épaisse de barbe grise ; Portal se mord les lèvres, n'a de cesse de replacer puis de lisser en bordure de son front pâle l'unique et longue mèche latérale qui lui fait sur le haut du crâne une sorte de calotte cardinalice. Son émotion est grande, son inquiétude si manifeste qu'elle risque à chaque seconde

d'accréditer aux yeux des employés de la bibliothèque qui s'activent autour de nous — Jasmina la femme de service, José le manutentionnaire, Amma Kowalskyi la nouvelle archiviste... — cette rumeur qui court depuis des années selon laquelle Louise est sa maîtresse : « Comment l'avez-vous appris ? »

Ce qui me surprend le plus, c'est qu'au moment de répondre à Portal je sais que personne ne m'a signalé que Louise a été hospitalisée parce que personne ne peut en toute logique me l'avoir signalé. Absolument personne. Léna — ma compagne, par ailleurs la nièce de Portal — ne croise jamais l'assistante de son oncle qu'en coup de vent lorsqu'elle vient me chercher à la sortie de la bibliothèque municipale où je suis employé à mi-temps depuis un an comme informaticien vacataire et documentaliste ; de toute façon elle ne la reconnaîtrait pas si par hasard elle la rencontrait ailleurs qu'aux alentours de la mairie du XV^e ; Jasmina et José ne quittent pas du week-end la lointaine banlieue où ils résident ; Amma Kowalskyi disparaît chaque soir sans que personne ne soit en mesure de dire avec précision où elle habite. En outre mes rapports avec Louise ont toujours été tendus. Sans raison apparente, dès le premier jour de mon engagement à la bibliothèque — après que Léna a persuadé son oncle (et son tuteur aussi bien depuis que ses parents sont morts quelque cinq ans auparavant, le 24 juillet 1999, dans un incendie) de m'embaucher —, elle s'est convaincue que je désirais prendre sa place auprès de Portal cependant que je ne trouve là qu'une façon agréable de financer ma thèse

de doctorat consacrée à l'étude des machines de Turing. Il est donc impensable que Louise m'ait prévenu; plus encore impensable que dans l'hypothèse saugrenue où elle m'aurait informé de son hospitalisation je l'aie oublié. En proie à la jalousie la plus vive Portal insiste : « Vous savez dans quel hôpital? » Je mens pour le soulager : « Non, non, je ne sais pas, j'ai sans doute rêvé... » J'ajoute ces quelques mots afin de calmer l'excitation de Portal, peut-être aussi pour apaiser mon propre étonnement. C'est alors que le téléphone sonne dans le bureau de Portal — qui s'y rue sans tarder; quand il en revient il a l'air désesparé : « Louise est à Saint-Jacques, péritonite fulgurante... »

Sur le coup je suis déconcerté; je préférerais m'être trompé; je cherche à me rappeler l'ensemble de toutes les personnes que j'ai rencontrées dimanche afin d'y dénicher, mais sans grand espoir, celle dont il est le plus vraisemblable qu'elle m'ait instruit de l'hospitalisation de Louise. En vain. La veille Léna et moi avons déjeuné chez mon père; nous sommes ensuite rentrés sans même nous promener avenue de Breteuil ainsi que nous avons coutume de le faire un dimanche sur deux — il pleuvait abondamment et mon père souffrait d'une mauvaise bronchite qui rendait imprudente la moindre sortie. Une fraction de moi-même, la plus grande, met alors cet incident sur le compte du hasard tandis qu'une autre fraction me recommande de demeurer vigilant : y a-t-il un rapport avec cette impression bizarre qui m'a saisi tandis que je me rasais le matin même? Est-il possible que durant les deux ou trois mois qui ont précédé

le lundi 27 septembre aucun signe annonciateur ne m'ait alerté de ce qui se tramait? Est-ce plutôt que la force de ces signes, leur intensité, leur capacité à modifier mon comportement n'ont pas été suffisantes pour que j'en aie conscience ni assez spectaculaires pour que mon entourage immédiat — qu'il s'agisse de mes fréquentations, de mon père ou de Léna — ait noté une flagrante transformation de ma personnalité?

(CMN)-02 J'aime l'idée quantique de superposition des états. Elle est une fenêtre subreptice qui donne sur l'innommable, l'inobservable, le paysage entier de ce qui ne peut pas être vu, entendu, connu en ouvrant simplement les yeux, les oreilles ou la conscience. Se pourrait-il que je sois devenu le locataire accidentel de ce vaste paysage (à force de sonder la vie d'Alan Turing et de forer le cœur de ses singulières machines)? Romanesque ubiquité. Quoi de plus poétique au fond que d'imaginer (pour rire comme disent les enfants) qu'on est à la fois ici et là, mort et vivant, savant et ignorant, présent et absent, aveugle et clairvoyant, étrange et banal... ?

Au début de notre relation, il y a deux ans, tandis qu'elle préparait l'agrégation de lettres modernes à Nanterre, que je débutais ma thèse en histoire des sciences à Jussieu, il arrivait souvent que Léna me reprochât un certain manque de fantaisie ; une trop constante sobriété. Je n'aime guère, il est vrai, aller au cinéma, au théâtre, au restaurant ; me rendre à des expositions toujours truffées d'amateurs vaniteux et farauds ; danser jusqu'au petit matin en compagnie d'épileptiques rubiconds qui exhalent une odeur d'aisselles et d'alcool

mêlés; sortir en bande le week-end; grimper sur les rochers de Fontainebleau, les mains en sang; m'esclaffer à chaque faux pas; pique-niquer aux premiers soleils en me gardant des vaches, des guêpes et des mouches...; je déteste la nature, exècre plus que tout me mélanger aux foules, à toutes les foules — seules exceptions notables à cette continence sociale : la visite des collections permanentes du musée du quai Branly que je ne me lasse pas de contempler et les concerts parisiens de Brad Mehldau à qui je voue un culte aussi intransigeant que mystérieux. En dehors des masques africains et du piano syncopé mes goûts me portent plutôt vers les parties d'échecs — par orgueil je ne défie que mon ordinateur personnel —, la lecture — avec une prédilection adolescente pour les gothiques anglais de la fin du XVIII^e siècle : Lewis, Radcliffe, Maturin...; le roman fantastique : Balzac, sa *Peau de chagrin*, Potocki ou Pétrus Borel, Borges ou Bioy Casares... —, les promenades solitaires dans les rues de Paris, le long des allées du cimetière Montparnasse, du Père-Lachaise où je n'oublie jamais de saluer les sépultures de Jean-Baptiste Fourier, Michel Chasles ou Louis Poincaré. Comme si la fréquentation assidue des mathématiciens célèbres, même morts, même muets, servait à ravitailler mon imagination autant qu'à distraire ma réflexion à propos de l'algorithmique et de la genèse de l'intelligence artificielle dans les travaux d'Alan Turing.

Sept mois seulement après notre première rencontre sur les marches de la piscine Jean-Taris derrière le lycée Henri-IV — j'ai ce jour-là involontairement écrasé le

téléphone portable de Léna qui venait d'échouer à mes pieds après qu'elle l'eut trop vite extrait de son sac à main et, rompant par exception avec mes habitudes, je l'ai tout aussitôt invitée à boire un verre pour me faire pardonner — nous avons profité du succès de Léna à l'agrégation et, partant, de la très modeste fortune qui ne manquerait pas de l'accompagner pour emménager dans un petit studio au sixième étage sans ascenseur d'un bel immeuble haussmannien de la rue Bargue. À l'angle de la rue de Vaugirard. Durant l'été nous avons repeint les murs, poncé le parquet, acheté plusieurs meubles dans un magasin spécialisé situé en grande banlieue : une table basse ; un lit ; deux fauteuils ; un canapé. Afin d'égayer l'ensemble mon père nous a fait cadeau de quelques vieilleries familiales : une commode marquetée ; un fauteuil crapaud ; trois tapis orientaux ; deux malles anciennes de voyage. Peu à peu Léna s'est habituée à l'austérité de mes préférences ; à ma désinvolture à l'égard de tout ce qui n'est pas un élément constitutif de mon univers. Un univers auquel elle appartient désormais au même titre que mes livres de mathématiques, mes masques-passeport Baoulé, mes disques de Brad Mehldau, mon ordinateur — sans que cette communauté peu gratifiante de destin la trouble particulièrement ; elle affirme à présent que ma sérénité froide, mon indifférence inébranlable la rassurent. En bref tout ce qui l'intriguait aux premiers jours de notre amour au point de compromettre un instant l'avenir de notre union est devenu comme la matière liante qui scelle maintenant nos deux vies.

Depuis quelques mois je guette sur les lèvres de Léna, non sans inquiétude, la revendication conjugale à l'ombre de laquelle s'épanouira sans doute ce que je redoute plus encore que l'autel : le spectre hurleur de l'enfant — de notre enfant; par provocation j'ironise à l'envi : « Je suis devenu très *confortable*, n'est-ce pas? » J'insiste sur le mot *confortable* afin de souligner que l'emploi de cet adjectif dans le contexte de ma description psychologique est pour le moins singulier. À la rigueur conviendrait-il, cet adjectif, si j'étais un peu empâté, bourgeoisement amolli déjà à l'entour des hanches, des genoux à force de bière, de plats en sauce, de chère sédentaire. Mais ce n'est pas le cas. Je veille à maintenir mon poids dans les limites d'un intervalle borné d'une amplitude de quatre unités dont le milieu précis correspond à cinquante-cinq kilogrammes — par fidélité à mes quinze ans (mon âge d'or) qui ont été maigres; je pense sans y croire tout à fait que la sveltesse persistante de ma silhouette saura repousser la menace matrimoniale et, avec elle, celle d'une descendance impromptue — menaces jointes que Léna tait heureusement, mais pour combien de temps encore?

(CMN)-8/SB/Trng (tandis que je travaille sur ma thèse au studio) Un homme court. Bel athlète. Corps délié. Pas une trace de sueur sur ses joues creuses, son grand front, son cou. Bouche un peu entrouverte. On devine son effort, sa souffrance. Ses bras sont remontés haut au-dessus des épaules. Ses mains serrées. Poings combatifs. Short blanc. Débardeur noir. Cheveux plaqués sur le crâne. Profil émacié. Sur le côté, à droite de la piste, une jeune femme brune sourit en le regardant passer. Peut-être

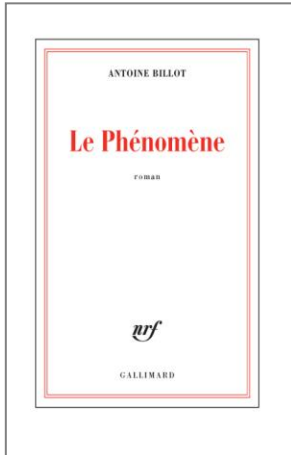
l'applaudit-elle. Est-elle une amie? Sa maîtresse? Je note une légère ressemblance avec Léna. Deux hommes observent la course avec attention. Ils ont un physique d'universitaire anglais d'avant-guerre. Genre Bloomsbury group. Lunettes d'écaille, écharpe de laine, veste en tweed sous l'imperméable. L'un d'entre eux s'appuie sur la poignée d'un parapluie ou peut-être d'une canne. Sur le brassard du coureur, au centre de la vision donc (lui, il ressemblerait plutôt au Wittgenstein de la période ermite, celle de la retraite en Norvège), on peut lire : AAA comme Amateur Athletic Association (of England) et juste en dessous un numéro : 140. À l'arrière, on aperçoit l'ombre de trois autres athlètes. Le temps est gris. Pluvieux sans doute. Je finis par reconnaître Alan Turing.

Durant l'après-midi du lundi 27, quelques heures après l'incident de la bibliothèque — celui impliquant Louise et son hospitalisation à l'hôpital Saint-Jacques —, je me souviens soudain d'un détail qui aurait dû m'inquiéter si j'y avais alors prêté attention et qui à cette époque, c'est-à-dire aux premiers jours de mon installation avec Léna dans le studio de la rue Bargue, faute d'une vigilance suffisante, ne m'a paru qu'étrange. Sans plus. Une coïncidence; un concours de circonstances. Mais pourquoi diable me serais-je effrayé de cette coïncidence-là alors que plusieurs centaines de concomitances et autres correspondances dont j'ai été le héros fortuit sans que cela ait en rien troublé le déroulement linéaire de mon existence ont dû survenir depuis ma naissance? Un matin où Léna était comme à son habitude enfermée à double tour dans la salle de bains pour finir de s'habiller — le caractère régulier de sa pudeur

et par complément de son impudeur m'a tout de suite excité — j'ai vu en ouvrant les volets qu'il pleuvait à verse ; je lui ai crié que ce n'était pas prudent de chausser aujourd'hui ses mocassins en daim puisqu'il allait sans doute pleuvoir toute la journée — la pluie risquait en effet d'en abîmer le cuir fragile. Léna a ouvert la porte, les yeux pleins de colère : « Thomas, tu m'épies ? » Je n'ai pas compris sa question ; aussi l'ai-je fait répéter. Elle était furieuse. J'ai tâché de la calmer : « Comment veux-tu que je t'épie ? Il n'y a pas de trou dans les murs ni dans la porte, que je sache ! » Sans envisager une seconde ce que son attitude pouvait avoir de désobligeant à mon égard Léna a vérifié que le mur de la salle de bains qui était adjacent à la pièce principale du studio ne comportait nulle fissure par où glisser un regard indiscret ; elle a examiné le bois de la porte afin de s'assurer qu'il était partout intègre ; qu'il était donc impossible que je l'aie observée à travers quelque orifice dont j'aurais récemment découvert l'existence : « C'est vrai, tu as raison, excuse-moi, mais comment sais-tu que j'avais décidé d'enfiler mes mocassins en daim alors que la porte de la salle de bains était fermée et que tu ne pouvais pas me voir ? Tu es devin ? » Il me fut facile de lui répondre que je l'avais deviné parce qu'elle aimait beaucoup ses mocassins ; que la probabilité qu'elle les eût élus était a priori plus élevée que celle d'avoir choisi n'importe quelle autre paire de chaussures parmi la douzaine qu'elle possédait et qu'elle avait pris l'habitude de ranger dans le grand placard à côté de la baignoire — ce qui en conséquence rendait son choix aussi limpide que prévisible. Mais c'était faux. Sans l'avoir vue

XV^e arrondissement; le café Mirande; la Villa Alexandrine; le Grenier... Un flot d'illusions multicolores m'emmène, où surnagent les silhouettes de mon père, de Fanny, du professeur K., de Portal, de Gabriel, de Léna, d'Amma, de cette fille blonde aux yeux tristes qui ressemblait à Yvonne de Galais... Un flot qui s'engouffre dans une bouche obscure où il me tarde de sombrer. Ballotté à la surface de ma mémoire tumultueuse comme un bouchon de liège sur la crête d'une vague je glisse dans la nuit; cela, je le vois encore : la nuit qui approche, moi qui me précipite au-devant d'elle...

Et, à l'instant précis où je cesse de voir, je sais.



Le Phénomène

Antoine Billot

Cette édition électronique du livre
Le Phénomène d'Antoine Billot
a été réalisée le 01 octobre 2012
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070138289 - Numéro d'édition : 244097).

Code Sodis : N53067 - ISBN : 9782072473654
Numéro d'édition : 244099.